

A photograph of two Weimaraner dogs against a plain, light-colored background. On the left, a dog is dressed in a long, light-colored, double-breasted coat with a fur collar and large buttons. It has a slightly grumpy expression. On the right, another dog stands on all fours, looking directly at the camera. It is wearing a black collar and is attached to a thin black leash that extends towards the dog in the coat.

Dominique Guillo

Des chiens et des humains

Ce que disent les sciences
du meilleur ami de l'homme

Le Pommier

Des chiens
et des humains

Dominique Guillo

Des chiens et des humains

Ce que disent les sciences
du meilleur ami de l'homme

Le Pommier

Cet ouvrage a paru pour la première fois en 2009
dans la collection « Méléète », dirigée par Jean-Michel Besnier.

ISBN 978-2-7465-2376-0

Dépôt légal – 1^{re} édition : 2021, juillet

© Éditions Le Pommier, 2009

© Éditions Le Pommier / Humensis, 2021, pour la présente édition

170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

Préface à la seconde édition¹

Le nombre de publications consacrées aux chiens et à leur relation aux humains est si considérable que l'on pourrait facilement penser que tout a été dit à leur sujet. Pourtant, durant la vingtaine d'années qui vient de s'écouler, les recherches scientifiques menées en éthologie et en biologie de l'évolution ont bouleversé ce que l'on croyait savoir sur le meilleur ami de l'homme. Bien des idées reçues ont été remises en cause, et une tout autre image des chiens s'est dessinée – parfois très surprenante – à propos de leur origine, de leur domestication, de leur filiation avec les loups, des raisons de leur présence auprès des humains, de l'existence de « races » de chiens, de ce qu'ils ont dans la tête, de leur perception du monde physique, de la manière

1. Je remercie Damien Hazera pour ses remarques sur une première version de cette préface. Le contenu du texte, bien entendu, n'engage que moi.

dont ils nous perçoivent et dont nous les percevons, ou encore à propos des malentendus qui peuvent exister entre nos deux espèces.

Ces recherches scientifiques peinent encore aujourd'hui à se frayer un chemin jusqu'au grand public, auquel elles ne parviennent le plus souvent que de manière fragmentaire ou déformée. Elles peinent également à franchir les frontières qui séparent les disciplines académiques. Aussi restent-elles très largement ignorées par les sciences de l'homme et de la société. Certes, l'intérêt pour les animaux en général, et les chiens en particulier, s'est considérablement accru en sociologie et en anthropologie durant la décennie écoulée. Toutefois, en dépit des intentions affichées à la surface du discours, en particulier celle de réserver une place de choix aux « non-humains », la plupart des recherches actuellement menées en sciences sociales sur les relations anthropozoologiques ignorent encore largement la nouvelle image du chien, et plus largement de l'animal, qui s'est dessinée en éthologie et en biologie de l'évolution, quand elles ne la rejettent pas explicitement.

Une nouvelle image du chien

L'ambition du présent ouvrage est, tout d'abord, de restituer de manière fidèle, mais accessible et sans jargon, cette image renouvelée en profondeur du chien et de sa relation aux humains. La première édition a paru il y a une dizaine d'années dans le sillage des recherches qui dessinaient les

contours de cette nouvelle image¹. Les investigations scientifiques menées depuis lors ont confirmé et précisé cette première esquisse et les hypothèses qu'elle ouvrait. Elles ont attesté, en particulier, que le chien est pour l'homme un animal absolument singulier, présent à ses côtés partout et depuis toujours. Que la domestication du chien a été, à l'origine, un phénomène involontaire, qui ne doit rien à quelque intention humaine. Que les races de chiens n'existent pas réellement, du moins au sens où on l'entend généralement. Que les chiens ne perçoivent pas le monde physique de la même façon que nous. Qu'ils sont, au demeurant, des êtres pragmatiques, qui s'intéressent bien davantage à ce que nous faisons, c'est-à-dire à nos actes, qu'à ce que nous pensons, ce que nous avons dans la tête, ce qui ne les empêche en rien de développer avec nous des liens émotionnellement forts et affectivement puissants. Que le chien doit être considéré comme un animal authentiquement sauvage, comme tous les animaux domestiques, contrairement à ce que nous suggèrent nos tendances anthropocentriques. Qu'il ne doit pas être considéré comme un « loup civilisé », ou « humanisé », et que sa capacité à communiquer et à interagir avec les humains est, à bien des égards, plus importante et subtile que celle des chimpanzés.

Les recherches des dix dernières années ont également fait ressortir toute la richesse et toute la subtilité des moyens que les chiens sont capables de mobiliser pour interagir et

1. La présente édition reprend le texte de la première édition – parue en 2009 – tel quel, en lui ajoutant cette préface, qui fait le point sur les recherches menées depuis lors sur ce sujet.

communiquer avec les humains. Ainsi utilisent-ils pour attirer notre attention des procédés particulièrement efficaces avec notre espèce, comme le contact visuel, l'orientation des yeux, ou encore l'alternance du regard entre la face de l'humain et un objet susceptible de retenir son attention, ce que ne font pas les autres animaux. Certains chiens sont également capables de prendre la perspective d'un humain pour comprendre comment récupérer un objet que seul ce dernier peut voir. En outre, à la différence de toutes les autres espèces animales, les chiens répondent adéquatement à plusieurs gestes référentiels exécutés par des humains, comme le pointage du doigt ou l'orientation de la tête. Ils ont également un vif intérêt pour tout ce que nous faisons, et de fortes capacités mimétiques et d'anticipation de nos conduites, qui leur permettent de construire avec les humains auprès desquels ils vivent nombre de routines synchronisées, exceptionnelles dans le monde animal (Servais, 2016 ; Mondémé, 2019). Cette attirance pour ce que font les humains est telle que, contrairement aux chimpanzés, et comme les enfants, les chiens ont tendance à reproduire spontanément un comportement humain inapproprié ou inefficace pour atteindre un objectif spécifique, alors qu'ils ont la capacité de l'atteindre avec un autre comportement, beaucoup plus efficace. Enfin, des recherches ont montré que l'attachement qui lie un chien à son maître s'accompagne de phénomènes biologiques semblables à ceux que l'on observe dans la sociabilité interhumaine : la concentration d'ocytocine – qui est généralement considérée en biologie comme un indicateur de l'intensité d'une activité

ou d'un lien sociaux – augmente à la fois chez un humain et chez son chien de compagnie lorsqu'ils interagissent¹.

Le boom des chiens de compagnie : une hypothèse explicative récente

Le second objectif de l'ouvrage est d'articuler les découvertes réalisées en biologie de l'évolution et en éthologie canine avec les perspectives propres aux sciences sociales, afin de mieux comprendre la relation de *Canis familiaris* avec notre espèce.

Sur ce thème, l'ouvrage proposait deux nouvelles hypothèses, qui ont été approfondies et testées dans des recherches menées depuis lors (Guillo, 2019). La première porte sur le succès considérable, depuis un siècle environ, du chien de compagnie – et plus généralement des animaux de compagnie – dans toutes les sociétés, à mesure qu'elles se développent économiquement et s'urbanisent. Pour rendre compte de ce remarquable essor, une bonne partie des recherches menées sur ce thème reprennent une explication également répandue dans les médias et les conversations ordinaires : ce phénomène serait la conséquence du dérèglement de la sociabilité humaine propre à la modernité, qui conduirait une partie des humains à se réfugier dans une sociabilité de fortune, factice, palliative, avec les animaux. La désagrégation des familles, la mobilité vers les villes, où domine l'anonymat, la baisse du taux de natalité, ajoutée

1. Pour une synthèse détaillée de ces recherches, voir Miklósi, 2014. Pour une synthèse plus courte, voir Guillo, 2019.

à celle du taux de mortalité – qui accroissent toutes deux les périodes de la vie passées sans enfants, ou loin d’eux –, ou encore l’individualisme, jugé grandissant dans les sociétés contemporaines : tout concourrait, selon les tenants de cette hypothèse, à creuser des vides affectifs dans la vie quotidienne des humains des sociétés industrialisées, ce qui les pousserait irrésistiblement à combler ces manques au moyen d’une sociabilité illusoire, produit pathologique d’une projection anthropomorphique.

Par-delà ses allures d’évidence, cette explication est en réalité extrêmement fragile, comme propose de le montrer ce livre. Elle est, tout d’abord, remise en cause par les données statistiques. Si elle était exacte, on devrait trouver majoritairement les animaux de compagnie auprès des personnes les plus durement frappées par la solitude. Or, les données statistiques indiquent tout le contraire. En France, par exemple, c’est précisément dans les familles biparentales, professionnellement actives, socialement intégrées et avec enfants, que l’on trouve le plus d’animaux de compagnie en général, et de chiens en particulier (Herpin et Verger, 2016). Il n’y a là rien d’étonnant, car on l’oublie souvent : un animal de compagnie – et le chien, plus encore que le chat – n’est pas seulement un compagnon ; c’est aussi une charge pour des personnes seules, notamment lorsqu’elles veulent voyager ou quand elles tombent malades. Au total, ces données statistiques, ajoutées à d’autres arguments développés dans l’ouvrage, suggèrent que la sociabilité avec les animaux, bien qu’elle soit très différente de celle que nous entretenons avec les humains, a une consistance propre, qui fait qu’elle doit

être considérée comme potentiellement additive, plutôt que comme compensatoire et illusoire.

Durant les dix dernières années, d'autres hypothèses ont été formulées pour expliquer ce phénomène, principalement du côté des sciences de la vie. Certains chercheurs ont ainsi proposé de regarder les animaux de compagnie comme des parasites, semblables aux coucous, qui exploitent le penchant humain à prendre soin de sa progéniture en le détournant de son orientation naturelle. D'autres considèrent qu'ils permettent aux humains d'envoyer des signaux positifs à des conjoints potentiels en donnant à voir des dispositions à s'occuper des enfants. D'autres encore voient dans leur succès le résultat des effets bénéfiques que leur présence aurait sur la santé humaine, en particulier sur la santé psychologique.

En dépit de leur intérêt, ces hypothèses, tout comme la précédente, s'avèrent fragiles dès qu'on les confronte aux faits. En particulier, aucune d'entre elles ne permet d'expliquer pourquoi ce phénomène prend une ampleur inédite dans la période contemporaine. Si ces hypothèses étaient pertinentes, on devrait observer un tropisme pour les animaux de compagnie équivalent à toutes les époques, et dans toutes les cultures. Or, le phénomène, dans sa dimension massive, est récent. Il semble lié à d'autres facteurs bien spécifiques. S'agissant des effets de la présence des animaux de compagnie sur la santé, des études ont montré que les humains n'en retirent aucun bénéfice patent.

Dès lors, comment expliquer le succès spectaculaire du chien de compagnie ? Les recherches menées dans le sillage du présent ouvrage ont conduit à la formulation d'une nouvelle hypothèse (Guillo, 2019). Pour la présenter,

attardons-nous, tout d'abord, sur les explications précédentes. Par-delà ce qui les sépare, elles partagent un point commun important. Toutes recherchent l'origine du phénomène uniquement du côté des humains : évolution de la sociabilité interhumaine, penchant à s'occuper de la progéniture humaine, signaux envoyés à des partenaires humains pour la reproduction, effets sur la santé humaine.

Ce tropisme anthropocentré suggère, en creux, qu'il pourrait être également intéressant de regarder... du côté des chiens. N'ont-ils pas changé, eux-mêmes, depuis un siècle, en moyenne, dans leur tempérament, leur manière de se conduire, leur psychologie ? Les chiens de compagnie sont, en effet, sous ce rapport, très différents des chiens qui ont massivement dominé dans les populations canines depuis les origines. Les études récentes confirment qu'ils sont beaucoup plus affables, joueurs, attentifs aux signaux envoyés par les humains, intéressés par ce que nous faisons, disposés à coopérer avec nous, à s'ajuster à nos actions, beaucoup plus que les chiens errants, de ferme, de garde ou de chasse, qui formaient l'immense majorité des populations de chiens dans le monde il n'y a pas si longtemps encore. Cette proximité des chiens de compagnie et des humains ne va pas, d'ailleurs, sans poser de problèmes. C'est l'un des paradoxes de la multiplication de ce type de chiens. En réduisant fortement la distance physique moyenne qui sépare nos deux espèces dans les interactions quotidiennes, et en multipliant ces interactions, l'essor des chiens de compagnie a également considérablement accru les occasions de malentendus et, par voie de conséquence, les morsures. En effet, les morsures globalement occasionnées par les chiens

sont aujourd'hui bien davantage le fait des chiens de compagnie que des chiens errants.

Or, cette personnalité très particulière des chiens de compagnie soulève d'emblée une question : ne constitue-t-elle pas un élément dont il faut impérativement tenir compte pour expliquer le succès qu'ils remportent aujourd'hui dans les sociétés les plus diverses, de l'Europe à l'Asie en passant par l'Afrique ? Elle invite, en tout cas, à se détourner de la recherche d'une cause unique, pour porter le regard sur les *processus* de coévolution à travers lesquels les comportements humains et canins se sont tour à tour modifiés et ajustés mutuellement depuis quelques décennies et ont ainsi dessiné l'évolution que nous constatons aujourd'hui. Un des scénarii possibles peut être résumé de la façon suivante. Le processus a pu être amorcé initialement par le développement local, en nombre limité, de chiens de compagnie dans certains pays, pour des raisons éventuellement liées à des facteurs historiques ou culturels. À travers ces interactions bien particulières avec leurs maîtres, ces chiens ont individuellement acquis des registres de conduites qui les ont rendus davantage affables aux yeux des humains – du moins, au premier abord – que les chiens errants ou de garde, et particulièrement réceptifs et ouverts à des interactions diverses, variées et riches avec notre espèce. Ce faisant, ils ont donné à voir aux humains qui les ont croisés une nouvelle image du chien – une image qui ouvre une nouvelle et riche gamme de possibilités interactionnelles et émotionnelles, largement inconnues d'eux jusqu'alors : jeux, caresses, compagnie, cohabitation à l'intérieur du domicile, partage d'activités, affection mutuelle (du moins, perçue comme mutuelle), etc. Les interactions avec ces chiens à la

personnalité inédite ont pu alors inciter une partie de ces humains à prendre un chien de compagnie, lequel, croisant d'autres humains, a pu modifier à son tour leur image des chiens et conduire certains d'entre eux à prendre un chien, et ainsi de suite : sous l'effet de ce processus, les chiens de compagnie ont pu se répandre dans les populations humaines.

Reste à expliquer pourquoi ce processus n'est survenu que récemment. On le comprend dès lors que l'on y intègre les hypothèses évoquées plus haut, mais cette fois à titre de facteurs parmi d'autres, dans une dynamique circulaire – écologique (Guillo, 2019) –, et non de causes isolées. Comme on l'a souligné plus haut, des facteurs culturels ont certainement joué au départ pour que les effectifs des chiens de compagnie atteignent le seuil à partir duquel un tel processus a pu s'enclencher. Il est également certain que les sociétés doivent avoir atteint un certain niveau d'aisance matérielle pour pouvoir se permettre de partager une partie de leurs ressources en nourriture, si faibles soient-elles, avec des animaux qui n'en fournissent aucune.

Sans doute le penchant humain à prendre soin d'êtres apparemment dépendants et vulnérables, qui savent nous apitoyer avec leur regard ou leur posture, a-t-il constitué un facteur important, qui a donné ce tour si particulier à la psychologie canine. Le développement d'une culture de masse globalisée, notamment les films, les dessins animés ou encore les jouets, a aussi incontestablement contribué à diffuser depuis le milieu du ^{xx}e siècle, par-delà les frontières, une nouvelle représentation de l'animal en général, innocent, affable et semblable à un enfant, qui a sans doute également renforcé ce processus.

Toutefois, aucun de ces facteurs ne peut expliquer à lui seul l'essor de l'animal de compagnie, et tout particulièrement celui des chiens de ce type. En effet, aucun d'entre eux n'aurait pu permettre à lui seul une telle multiplication s'il n'avait rencontré les dispositions qu'ont les chiens à acquérir ces personnalités nouvelles, ajustées de façon si particulière aux nôtres. Telle est la force de cette hypothèse processuelle. En faisant une place à l'animal et à son profil psychologique, elle permet également d'expliquer pourquoi certaines espèces, plutôt que d'autres, sont plébiscitées par les humains pour la compagnie. Car ce sont bien les caractéristiques éthologiques propres à chaque espèce animale, en particulier les possibilités interactionnelles qu'elles ouvrent avec les humains et les besoins spécifiques qu'elles peuvent venir combler dans notre espèce, qui expliquent pourquoi la compagnie des chiens ou des chats est globalement davantage recherchée que celle des oies, des loups ou des serpents, même si ces derniers parviennent parfois à nouer des relations particulières avec certains d'entre nous.

La vie sociale : un ajustement de différences plutôt qu'un alignement identitaire

Cette explication du succès des chiens de compagnie illustre également le second projet général de cet ouvrage : contribuer à décentrer le regard porté traditionnellement dans les sciences sociales et la philosophie sur la sociabilité et la culture humaines. En effet, la relation entre les humains et les chiens constitue un cas limite qui, par un effet loupe, en dit très long sur nous et sur les sociétés que nous formons,

non seulement avec les bêtes, mais également avec nos semblables. Plus particulièrement, l'étude de la relation humains/chiens montre avec acuité que les liens que nous tissons avec les êtres vivants qui nous entourent – quels qu'ils soient – ne sauraient se réduire à une alternative entre, d'un côté, la pure projection illusoire, comme le soutiennent les tenants de la frontière entre nature et culture et de l'unicité irréductible de l'espèce humaine, de l'autre, une communion et une identité partagées potentiellement sans limites, comme le revendiquent les partisans des *animal studies* et de l'« anthropologie de la nature » ou des « non-humains ». La plupart de nos interactions avec les chiens sont beaucoup plus complexes et, surtout, ce que montre leur étude, c'est que la sociabilité entre les êtres vivants – y compris entre humains – se joue fondamentalement ailleurs, sur un autre plan : non pas celui des degrés d'*identité partagée*, de la communion dans les manières de penser et de voir, comme le suggère cette alternative, mais celui des *possibilités d'ajustement pratique des conduites*, ce qui est très différent (Guillo et Claidière, 2020). En effet, deux conduites – ou même deux pensées – peuvent fort bien trouver à s'ajuster harmonieusement l'une à l'autre dans la pratique, tout en étant différentes, et même plus encore, dans certains cas, précisément *parce qu'elles* sont différentes, comme une clé avec une serrure.

En d'autres termes, l'identité partagée n'est pas une condition de la vie sociale : elle en est le produit. Un produit certes visible, saillant, mais souvent superficiel. S'il y a un biais anthropocentrique dans la perception humaine de la vie sociale, il est sans doute là : un biais identitaire, partagé à la fois par les tenants de la frontière entre nature et culture et par les courants qui, aujourd'hui, prétendent la battre en

brèche, au nom de son caractère réputé « occidental ». Par-delà ce qui les oppose, les uns et les autres nourrissent une même conviction : que les possibilités de la vie sociale sont conditionnées par la capacité croisée de former un « nous », d'avoir des traits « communs », « identiques ». Simplement, les premiers considèrent que c'est impossible avec les animaux, pour des raisons naturelles, plus exactement au nom de la frontière qu'ils posent entre nature et culture, alors que les seconds pensent que tout est possible avec les bêtes, parce qu'il n'y aurait aucune raison de leur refuser toutes les capacités mentales que l'on prête aux humains. Ce qui frappe, en particulier, dans l'argumentation des seconds, c'est qu'ils cherchent systématiquement à rehausser l'animal en le rapprochant de l'humain, comme si c'était là une condition nécessaire pour lui reconnaître une agentivité et une vie sociale dense et complexe avec nous. Leur argument majeur consiste, en effet, à tenter de montrer que c'est le regard « occidental » qui aurait injustement dépouillé les êtres vivants de leurs capacités cognitives, perceptives, morales ou encore esthétiques ; que, dans d'autres sociétés, l'animal serait conçu ou enrôlé d'une manière toute différente, proche de celle dont sont traités les humains ; que l'on pourrait même s'autoriser à considérer que les forêts « pensent ». Ce faisant, ces chercheurs reprennent toutefois à leur compte les capacités humaines et leur hiérarchie comme norme de la vie mentale et sociale. Plus encore, puisque dans un tel cadre les animaux dépendent des « ontologies¹ » propres aux sociétés

1. Suivant l'expression de Philippe Descola, le chef de file d'un des courants anthropologiques qui entend aujourd'hui dépasser la frontière entre nature et culture et redonner une place éminente aux « non-humains ».

humaines au sein desquelles ils vivent, puisqu'ils ne *sont*, au sens fort, que ce que les humains veulent bien en faire ou en penser, notre relation à eux ne dépend, en définitive, que de l'humain. Loin de rompre avec l'anthropocentrisme, ces courants le portent, en réalité, au plus haut degré et finissent par oublier l'animal en chemin (Guillo, 2019).

À l'opposé de ces postures qui réduisent la vie sociale à l'identité partagée, l'ouvrage propose d'explorer la richesse paradoxale, largement sous-estimée, des possibilités interactionnelles et émotionnelles ouvertes par l'ajustement des différences entre des êtres aussi dissemblables qu'un humain et un chien. Comme l'indique le dernier chapitre du livre, le prochain n'est pas toujours, et pas seulement, le semblable.

Dominique GUILLO,
Rabat,
avril 2021

titut affectif?, 286 – Empathie et humanité, 288 –
« Traiter comme » n'est pas « prendre pour », 290
– Une préférence possible pour les chiens, 292 – La
relation avec l'animal: un engagement modulable,
293 – Un puits sans fond, 295 – Un lien immémo-
rial, 298 – Amour des bêtes, rejet de l'humanité?,
300 – Un malentendu idoine, 305 – La conversation
avec l'animal, 309

CHAPITRE XI

Un groupe social mixte: la société anthropocanine.. 315

Le prochain est-il seulement le semblable?, 315
– Le lien social comme ajustement mutuel, 317
– La société anthropocanine, 320 – Une variété
de cultures anthropocanines, 322 – Abandonner
l'opposition nature/culture, 327

SOURCES..... 331

Cet ouvrage a été composé par IGS-CP